

QUAND BAT

LE TAMBOUR

Une vie de Frank Fools Crow, homme-médecine sioux — le podcast



ÉPISODE 8 • TRANSCRIPTION INTÉGRALE

« LE PASSEUR ENTRE LES MONDES »

Cette transcription intégrale est proposée aux personnes sourdes et malentendantes, et à toutes celles et ceux qui préfèrent lire. Elle restitue fidèlement l'épisode : les paroles, les textes du générique, les lectures d'extraits du roman, ainsi que les moments musicaux, signalés en petites capitales. Bonne lecture — et bon chemin.

OUVERTURE



Un vieil homme de plus de quatre-vingts ans se réveille avant l'aube, comme chaque matin depuis toujours.

Mais ce 27 février 1973, quelque chose est différent. Une vibration sourde parcourt la terre sous sa cabane.

À quelques lieues de là, dans la vallée où trois cents membres de son peuple ont été massacrés quatre-vingt-trois ans plus tôt, des jeunes gens armés viennent de s'installer. Et l'armée américaine encercle déjà la vallée.

Ce vieil homme va empêcher un second Wounded Knee.

♪ GÉNÉRIQUE — TAMBOUR ET FLÛTE ♪

« Un homme, un tambour, et un siècle traversé. Bienvenue dans Quand bat le tambour, le podcast qui raconte Frank Fools Crow — l'homme qui devint un os creux. »

TEXTE DU GÉNÉRIQUE D'OUVERTURE

SOIXANTE ET ONZE JOURS



Février 1973. La réserve de Pine Ridge est au bord de la guerre civile. Le président tribal, Dick Wilson, est accusé de corruption et de violences ; ses opposants traditionalistes ne sont plus en sécurité chez eux. Quand ils font appel à l'American Indian Movement, les militants de Russell Means et Dennis Banks arrivent en nombre.

Et ils choisissent, pour se retrancher, le lieu le plus lourd de toute l'histoire indienne : Wounded Knee.

Frank Fools Crow, chef cérémoniel le plus respecté de la réserve, est aussitôt sollicité. Le jeune Russell Means vient le trouver — et le roman note ce que le vieil homme perçoit en lui : « cette rage qui pouvait aussi bien libérer qu'anéantir ». Sa réponse pose d'emblée la ligne qu'il ne quittera pas :

♪ AMBIANCE — VENT D'HIVER, TAMBOUR LENT ET GRAVE ♪

« — La colère est légitime, mon fils. Mais la sagesse nous enseigne que la violence engendre la violence. Si nous voulons honorer nos morts, c'est par la vie que nous devons les venger, pas par d'autres morts. »

LECTURE — CHAPITRE 24, EXTRAIT DU ROMAN

Commencent alors soixante et onze jours de siège armé. Barrages fédéraux, hélicoptères, tirs échangés, et le monde entier qui regarde. Deux occupants sont tués. Après la première de ces morts, le roman décrit Frank posant la main sur le front du défunt et récitant les prières de passage — et il ajoute : « dans son cœur, une résolution nouvelle se formait : il ne laisserait pas d'autres mères pleurer leurs fils à Wounded Knee ».

Ce qu'il fait alors est remarquable, et c'est là que sa vie entière prend son sens. Il devient l'homme qui parle aux deux camps. Sa réputation dépasse les clivages : même les agents fédéraux les plus hostiles respectent celui qu'ils appellent « le vieil Indien sage ». Il rencontre secrètement les négociateurs du gouvernement — des hommes en costume qui ne comprennent rien aux revendications spirituelles — et leur explique patiemment :

« — Vous ne comprenez pas. Pour nous, Wounded Knee n'est pas seulement un lieu géographique. C'est le symbole de toutes les injustices subies par notre peuple. Vous ne pouvez pas résoudre cette crise par les armes sans réveiller les fantômes du passé. »

LECTURE — CHAPITRE 24, EXTRAIT DU ROMAN

Il leur parle du traité de Fort Laramie de 1868, violé dès sa signature. De la signification spirituelle de la Terre-Mère. De la situation réelle des traditionalistes sur leur propre réserve. Et de l'autre côté, il retient les plus radicaux.

Début mai, un accord de principe est trouvé : fin pacifique de l'occupation contre l'examen des griefs relatifs au traité de 1868 — et une rencontre avec des représentants du gouvernement, sur les terres de Fools Crow lui-même, qu'il a proposées comme lieu neutre.

Quand tout est fini, il s'agenouille seul sur la terre durcie par le gel :

« — Grands-pères, murmurait-il en lakota, vos petits-enfants ont essayé d'honorer votre mémoire. Ils ont choisi la vie plutôt que la mort. Guidez-les maintenant sur le chemin de la guérison. »

LECTURE — CHAPITRE 24, EXTRAIT DU ROMAN

Souvenez-vous de l'épisode six : en 1941, un avocat était venu lui demander de devenir un porte-voix politique, et il avait répondu que sa voie était spirituelle. Trente-deux ans plus tard, l'Histoire est venue le chercher — et il a découvert que sa voie spirituelle était précisément ce qui le rendait capable de faire ce que personne d'autre ne pouvait faire.

LE 5 SEPTEMBRE 1975



Deux ans plus tard, un appel téléphonique arrive à Pine Ridge. C'est le sénateur du Dakota du Sud, James Abourezk.

« — Grand Père, commença-t-il, utilisant le terme de respect traditionnel, nous aimerions vous inviter, vous et une délégation, à venir à Washington. Il est temps que le Sénat entende une autre voix. »

LECTURE — CHAPITRE 25, EXTRAIT DU ROMAN

On lui demande de prononcer la prière d'ouverture d'une session du Sénat des États-Unis. À quatre-vingt-cinq ans, il a vu passer trop de promesses politiques pour s'emballer. Mais il accepte.

Dans la délégation, tout le monde n'est pas d'accord. Un jeune militant le dit crûment : « Vous nous demandez de bénir une institution qui a organisé notre génocide ! » Et la réponse de Fools Crow est l'une des plus fortes du livre :

« — Mon fils, la colère est juste. Mais la colère seule ne nourrit pas nos enfants. Si nous pouvons utiliser nos propres cérémonies pour faire entendre notre voix, alors nous le ferons. Le Grand Esprit nous a donné des mots sacrés. Il est temps qu'ils résonnent dans leur maison de pouvoir. »

LECTURE — CHAPITRE 25, EXTRAIT DU ROMAN

Sur la route de Washington, un jeune homme lui demande si les sénateurs les écouteront. Sa réponse tient en deux phrases, et elle est d'une lucidité redoutable :

« — Ils nous écouteront parce qu'ils n'auront pas le choix. Mais est-ce qu'ils nous entendront ? Ça, c'est autre chose. »

LECTURE — CHAPITRE 25, EXTRAIT DU ROMAN

La veille au soir, dans sa chambre d'hôtel, il prépare la cérémonie : la pipe, les plumes d'aigle, le tabac sacré. Son petit-fils lui demande ce qu'il dira le lendemain. « Ce que Wakǰán Thánka me dira de dire. Les mots viendront. » Et quand le jeune homme l'aide à revêtir ses habits cérémoniels et lui dit qu'il est magnifique :

« — Non, mon enfant, corrigea doucement Fools Crow, c'est notre peuple qui est magnifique. Moi, je ne suis qu'un messager. »

LECTURE — CHAPITRE 25, EXTRAIT DU ROMAN

Nous y revoilà, une dernière fois : l'os creux. Depuis le tambour évidé de ses neuf ans jusqu'aux marches du Capitole, c'est la même phrase qui revient — je ne suis qu'un passage.

♪ AMBIANCE — SILENCE, PUIS TAMBOUR TRÈS LOINTAIN ♪

Le lendemain, sous la coupole du Capitole, la langue lakota résonne pour la première fois de l'histoire dans l'enceinte du Sénat américain. Le roman ajoute cette image : « il crut entendre, derrière le silence

des sénateurs, le roulement lointain du tambour sacré, comme si la Terre elle-même prêtait son rythme à ses mots ». Puis il traduit sa prière en anglais.

Dans les couloirs, après la session, un journaliste lui demande ce que représente cette journée.

« — Pendant un siècle, on nous a dit que nos prières étaient primitives, que nos cérémonies étaient du paganisme. Aujourd'hui, le Sénat américain a écouté nos mots sacrés. C'est un début. [...] »

Un début de respect. Un début de compréhension. Nous n'avons jamais voulu détruire l'Amérique. Nous voulions juste qu'elle nous reconnaisse comme ses premiers habitants. »

LECTURE — CHAPITRE 25, EXTRAIT DU ROMAN

LES CERCLES QUI SE REFERMENT



Il lui reste quatorze années. Il les passe à enseigner, à guérir, à conseiller — et à recevoir. Car sa réputation a franchi les frontières : viennent le voir des Lakotas, des représentants d'autres tribus, des chercheurs, des journalistes, et des âmes en quête venues de toute l'Amérique et même d'Europe.

C'est aussi dans ces années qu'il prend la décision la plus discutée de sa vie : ouvrir certaines cérémonies aux non-Autochtones, et autoriser que ses enseignements soient publiés. Le roman ne cache pas les controverses que cela a suscitées dans sa propre communauté. Mais souvenez-vous de la consigne d'Iron Cloud, en 1917 : « Cette pipe ne doit pas rester enfermée dans nos réserves. Elle doit voyager. » Il n'a fait qu'obéir.

Hiver 1989. Il a quatre-vingt-dix-neuf ans, et son corps cède. Assis face à la fenêtre de sa maison de Kyle, il regarde tomber la neige. Sa petite-fille lui demande à quoi il pense :

♪ AMBIANCE — NEIGE, TRÈS DÉPOUILLÉ ♪

« — Je pense aux cercles, répondit-il de sa voix douce mais fatiguée. Tous les cercles de ma vie qui se referment. Et au grand cercle qui ne finit jamais. »

LECTURE — CHAPITRE 26, EXTRAIT DU ROMAN

Il meurt le 27 novembre 1989. Après les obsèques, le plus ancien des hommes-médecine lakotas dirige une hutte de sudation en son honneur — et les participants y sentent une présence, « comme si Fools Crow était venu une dernière fois purifier et bénir son peuple ».

Les témoignages affluent du monde entier. Un jeune homme qu'il avait sorti de l'alcool : « Il m'a montré qu'on pouvait être fier d'être lakota et ouvert au monde en même temps. » Un professeur canadien. Une femme médecin française : « Grâce à ses enseignements, j'ai appris à soigner non seulement le corps, mais l'âme de mes patients. »

Et un ancien, lors d'une assemblée tribale, prononce la phrase qui clôt les querelles : « Nous nous sommes disputés sur ses méthodes, mais nous ne pouvons nier les résultats. »

LA LIBÉRATION DES ESPRITS



Mais le roman ne s'arrête pas à sa mort — et c'est un choix magnifique.

Octobre 1990. Cent ans, presque jour pour jour, après le massacre. Sur la colline de Wounded Knee, une cinquantaine de descendants des victimes se rassemblent autour de la fosse commune. Parmi eux, une vieille femme serre la photo jaunie de son arrière-grand-père, survivant du massacre, mort trois ans plus tard « l'âme brisée par ce qu'il avait vu ».

« — Cent ans, murmura-t-elle en lakota, ses larmes se mêlant au vent. Cent ans que leurs Esprits errent, que leurs cris résonnent dans mes rêves. Quand trouveront-ils la paix ? »

LECTURE — CHAPITRE 27, EXTRAIT DU ROMAN

La cérémonie qui va se dérouler s'appelle Si Thánka Wókičhunze — la libération des Esprits. Et celui qui la conduit est l'héritier spirituel de Fools Crow. Voici ce qu'il dit à l'assemblée :

« — Grand-père Fools Crow nous a enseigné que les Esprits de ceux qui sont morts dans la violence ne peuvent pas trouver le repos tant que leur sacrifice n'est pas reconnu, tant que les vivants portent encore la colère et la douleur dans leurs cœurs. Aujourd'hui, nous allons accomplir ce rituel sacré pour libérer nos ancêtres et nous libérer nous-mêmes. »

LECTURE — CHAPITRE 27, EXTRAIT DU ROMAN

Un an après sa mort, l'enseignement de Fools Crow guérit encore la blessure de 1890 — celle-là même dans l'ombre de laquelle il était né. Le cercle se referme : l'enfant des pierres qui pleurent aura, par ses élèves, apaisé les morts de son propre berceau.

LA MINUTE D'HISTOIRE : CE QUI EST ATTESTÉ



Pour ce dernier épisode, faisons une dernière fois le partage entre le roman et les faits — et vous allez voir que, cette fois, presque tout est attesté.

Wounded Knee 1973, d'abord. Le rôle de Fools Crow est documenté dès le premier soir : lors de la réunion des anciens à Calico, le 27 février, c'est lui qui, s'exprimant en lakota, donne aux militants sa bénédiction pour aller « faire leur bastion » à Wounded Knee. L'occupation dure soixante et onze jours ; deux occupants sont tués, Frank Clearwater et Buddy Lamont — la veillée funèbre du premier se tient bien chez Fools Crow. Endeuillés, les anciens poussent à l'issue négociée, et il devient la figure centrale des pourparlers. L'occupation cesse le 8 mai. Et le 17 mai, la rencontre promise avec la Maison-Blanche se tient effectivement sur ses terres, près de Kyle — deux émissaires seulement, sur les cinq annoncés, feront le déplacement. En juin, il témoigne devant une commission du Congrès, en lakota, son ami Matthew King traduisant.

La prière au Sénat ensuite : elle a bien eu lieu, en septembre 1975, à l'invitation du sénateur Abourezk. C'était la première fois qu'une prière était prononcée en langue lakota dans l'enceinte du Sénat des États-Unis.

Et il faut ajouter un fait que le roman n'a pas eu la place de développer : le combat pour les Black Hills. En 1980, la Cour suprême des États-Unis a jugé, dans l'affaire « États-Unis contre Nation sioux », que la saisie des Black Hills en 1877 violait le traité de Fort Laramie de 1868, et a ordonné une indemnisation de plus de cent millions de dollars. Les nations lakotas l'ont refusée, et la refusent toujours : accepter l'argent reviendrait à valider la vente d'une terre sacrée. Avec les intérêts, la somme dépasse aujourd'hui le milliard de dollars — et dort toujours sur un compte du Trésor américain. Fools Crow fut l'une des voix de ce refus. Il a aussi porté, à plus de quatre-vingt-dix ans, une action en justice pour la protection de Bear Butte, la montagne de sa quête de vision, dont nous avons parlé dans l'épisode quatre.

Enfin sa mort, le 27 novembre 1989, à environ quatre-vingt-dix-neuf ans.

Ce que le roman ajoute, comme toujours, ce sont les visages et les paroles : les dialogues avec Russell Means, les scènes de négociation, la conversation avec le petit-fils dans la chambre d'hôtel. Ces mots-là

sont l'œuvre du romancier. Mais l'ossature — la médiation, la prière, le refus de l'argent, la lutte pour la montagne — tient debout toute seule, dans les archives.

L'ÉPILOGUE, OU LE CERCLE REFERMÉ



Il me reste à vous parler de la dernière page du livre. Car le roman ne se termine pas à Pine Ridge : il se termine là où il avait commencé — dans une forêt du Morvan, en France, de nos jours.

Souvenez-vous du prologue que je vous lisais dans le premier épisode : un homme marchait pieds nus vers une clairière, et à chaque pas, il déposait quelque chose de lui — son nom, son statut, ses certitudes — jusqu'à n'être plus qu'« un être devenu poreux, transparent et disponible ».

À la dernière page, ces mêmes marcheurs sortent de la hutte de sudation. Et voici ce qu'ils comprennent :

♪ AMBIANCE — AUBE, TAMBOUR LARGE ET APAISÉ ♪

« Être un canal, c'était accepter de n'être rien pour que Tout puisse passer. C'était se vider de soi pour devenir le réceptacle de l'infini. [...] »

L'Amour cosmique qui les traversait demandait à être partagé, offert, versé dans le monde concret où tant d'êtres souffraient de se croire séparés. »

LECTURE — ÉPILOGUE, EXTRAIT DU ROMAN

Se vider de soi pour que Tout puisse passer. C'est exactement ce que Knife Chief expliquait à un enfant de neuf ans en creusant un tronc de peuplier : « il doit être creux pour que l'esprit puisse y habiter ». C'est ce que Frank répondait à une mère désespérée : « je ne suis qu'un intermédiaire ». C'est ce qu'il disait à son petit-fils sur les marches du Capitole : « je ne suis qu'un messager ».

Un tambour, un homme, un peuple : la même règle. Il faut être creux pour porter une voix plus grande que soi.

Et voilà pourquoi ce livre commence et s'achève en France, à des milliers de kilomètres des Grandes Plaines. Parce qu'un vieil homme avait reçu, un jour de janvier 1917, la consigne de faire voyager une pipe. Parce qu'il a choisi, contre l'avis d'une partie des siens, de partager plutôt que de garder. Et parce que ce qu'il transmettait — se vider pour être utile, prier pour tous ses parents, ne pas séparer le corps de l'esprit ni l'homme de la terre — n'appartient finalement à personne.

CLÔTURE DE LA SAISON



Voilà. Huit épisodes, et un siècle traversé : l'enfant né dans l'ombre du massacre, l'adolescent des pensionnats, le jeune homme aux quatre jours de jeûne sur la montagne, l'héritier de la pipe, le gardien des années clandestines, le danseur du Soleil, le médiateur de Wounded Knee, et le vieil homme qui pensait aux cercles en regardant tomber la neige.

Merci — merci du fond du cœur — d'avoir marché avec moi sur ce chemin.

Si vous voulez le prolonger, le roman « Quand bat le tambour » vous attend, avec tout ce que le podcast n'a fait qu'effleurer. Vous trouverez également sur mon site des carnets historiques, qui reprennent chacun de ces sujets avec leurs sources — pour celles et ceux qui veulent vérifier, approfondir, aller plus loin. Tout est sur frederic-amauger.com.

Et si vous ne deviez retenir qu'une chose de ces huit épisodes, que ce soit celle-là : un homme est né l'année où l'on croyait son monde fini, et il est mort en ayant fait entendre la langue de ce monde-là sous la coupole du Sénat américain. Rien n'est jamais tout à fait perdu tant que quelqu'un accepte de porter le feu.

D'ici là, et pour la dernière fois : écoutez ce qui bat sous vos pieds. Ce n'est pas seulement votre cœur.

♪ GÉNÉRIQUE DE FIN ♪

« C'était Quand bat le tambour. Si ce chemin vous a parlé, partagez cet épisode, et retrouvez toutes les ressources sur frederic-amauger.com. Mitákuye Oyás'íŋ — à toutes mes relations. »

TEXTE DU GÉNÉRIQUE DE FIN

« Quand bat le tambour — Une vie de Frank Fools Crow, homme-médecine sioux », un podcast écrit et raconté par Frédéric Amauger, d'après son roman du même nom (Mama Éditions). Transcription accessible — tous les épisodes sur frederic-amauger.com.